

## VOLTAIRE ANGLOPHILE ET/OU ANGLOPHOBE ?

*Christophe Cave*

Université Stendhal – Grenoble 3

*Catriona Seth*

Université de Lorraine

Si nous revenons au vocabulaire du temps, Voltaire, plutôt qu'anglophile ou anglophobe – deux termes qui n'existaient pas à l'époque<sup>1</sup> – aurait probablement pu être regardé, par moments, comme *anglomane*<sup>2</sup>. Son intérêt pour les îles Britanniques a été tôt éveillé. Voltaire est, parmi ses contemporains, l'un des bons connaisseurs de l'Angleterre. Il fait même figure de pionnier pour y avoir séjourné, en avoir appris la langue, en connaître des ressortissants. Sa position ne peut pourtant pas être réduite à l'enthousiasme du jeune écrivain qui respire librement dans un pays plus tolérant que le sien et où le commerçant Fawkenner ou le fils du juriste Arouet côtoient librement hommes d'État et poètes. Les tensions nationales influenceront sa posture ultérieure. Ce que Voltaire admire de l'Angleterre n'est pas tout d'une pièce ni figé. Il n'a jamais cessé de s'informer sur la grande île voisine, ni d'écrire sur les Anglais et leurs productions culturelles et politiques. On peut relever des inflexions de son discours selon les périodes et selon les genres.

Lorsque l'on est confronté à la question du rapport entre Voltaire et l'Angleterre, on n'échappe pas aux *Lettres anglaises*, devenues « philosophiques » : par leur contenu et par leur pouvoir de germination, elles sont le centre de gravité de la majorité des études ici rassemblées. Le rôle de ces *Lettres* se décline selon deux modes essentiels d'anglophilie (ou éventuellement d'anglophobie) : le « modèle » anglais, le rapport à la langue anglaise.

Dans un raccourci frappant, Gustave Lanson affirmait que Voltaire arrive en Angleterre poète et en repart philosophe. Il s'agit d'une caricature qui a son fond de vérité. Christiane Mervaud rappelle que le jeune Arouet avait peut-être

1 Le TLF date leur première apparition de 1829.

2 *Anglomanie* est attesté dès 1754. On le trouve sous la plume de Voltaire, notamment dans le cadre d'une lettre ouverte aux auteurs de la *Gazette littéraire*. La première occurrence d'*anglomane* donnée par le TLF remonte à 1764.

l'intention de faire une espèce de journal de voyage à l'arrivée en Angleterre et que les vingt-cinq *Lettres philosophiques*, saluant les développements de la pensée, les progrès du commerce ou de la médecine, la tolérance religieuse, furent le point d'aboutissement de ce projet oublié. Cette réorientation vers une écriture de l'engagement, modèle de pragmatisme à l'anglaise peut-être, est le résultat d'une expérience de l'Autre, fondatrice dans sa différence, et nourrie par Voltaire pour sa capacité de différenciation. Voltaire est de ceux qui se construisent par rapport à l'autre. Sa vision de ce que peuvent être la France, la littérature française, la politique et la société françaises, s'est précisée notamment à partir de ce qu'est le pays voisin. Mais l'Angleterre est aussi le repoussoir idéal dès lors qu'il s'agit de critiquer ses compatriotes. Voltaire aimera toujours, dans ses écrits et discours, à déplacer leur centre de gravité naturel en regardant vers Londres plutôt que vers Paris ou Versailles. L'anamorphose trouble les certitudes et l'on ne sait plus exactement si l'amour pour autrui n'est pas détestation du proche. On ne saurait pourtant réduire une écriture à un affect, les *Lettres anglaises* à une revanche : car il est logique aussi, si on se place dans le domaine des idées, qu'une contestation du proche naisse de sa nécessaire mise à distance. L'anglophilie a sans doute relevé d'un goût ; elle a surtout fondé une nouvelle manière d'« être persan ». Une certaine empathie critique rejoint ici les usages du point de vue, de la multi-focalisation, des perspectives (communs à ceux des *Lettres persanes*) caractéristiques d'une certaine méthode critique des Lumières.

Les effets polémiques de ce brûlot à la violence inaugurale (rappelés par Ch. Mervaud), que furent les *Lettres philosophiques*, autorisent Nicholas Cronk à le ré-annexer fort justement aux « Lumières radicales » pour en dresser l'histoire éditoriale, détaillant comment, après avoir été interdit, il fut, jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, disséminé dans des « Mélanges », avant d'être repris à travers certains articles de l'*Encyclopédie* de Diderot et D'Alembert. Cette efficacité critique d'un héritage transmis sous forme fragmentaire, Ch. Mervaud la confirme d'une autre façon, en suivant le destin des lettres consacrées aux Quakers. En 1772, après un assez long voyage de ces protestants austères dans l'œuvre voltairienne, on trouve dans le « Supplément aux *Questions sur l'Encyclopédie* » un article « Quaker ou Qouacre, ou Primitif, ou Membre de la primitive Église chrétienne, ou Pensylvanien, ou Philadelphien », qui renvoie aussi à l'article « Église primitive ». Les deux articles des *Questions sur l'Encyclopédie* affirment une persistance. C'est la « bonne morale et la bonne politique » des Quakers qui sont mises au service des Lumières et de la philosophie. La positivité du modèle (ici indirectement) anglais n'a pas de plus fidèles défenseurs. Dépouillés de toute forme de ridicule, ces « bons Quakers » ont traversé le temps pour promouvoir la tolérance dont ils étaient déjà porteurs trente ans plus tôt.

Une autre facette du modèle anglais ici réexaminée est le modèle newtonien. Il témoigne de la même persistance anglophile à vouloir transmettre le message d'une révolution (anglaise) dans les esprits. Véronique Le Ru et Gerhardt Stenger montrent précisément le rôle central joué par Newton dans l'œuvre et la pensée de Voltaire depuis les *Lettres philosophiques*.

Voltaire diffuse le *newtonianisme*<sup>3</sup>, non simplement par amour pour Mme du Châtelet<sup>4</sup> et par admiration pour les découvertes du scientifique, mais aussi parce qu'il a compris, au moment de l'enterrement de Newton à Westminster, le rapport possible de l'homme de lettres et de la Cité. Par son expérience londonienne, Voltaire va infléchir durablement la place de ceux qu'on n'appelle pas encore les « intellectuels ». Il consolide, par ce temps passé à l'étranger, sa conception d'une république des lettres dont les citoyens ne sont jamais en guerre. Voltaire ainsi, comme Newton, serait un cosmopolite : les lois immuables de la nature, comme la gravitation, n'ont pas de patrie et le Français plaide, dans sa défense du savant anglais, pour une reconnaissance universelle du génie. L'entente cordiale intellectuelle qu'il prône en est déjà l'expression : un devoir moral, le souci du bien commun, conduirait à s'en faire le porte-parole. Mais le modèle newtonien, parfaitement saisi dans son originalité révolutionnaire et correctement exposé pour le commun des lecteurs<sup>5</sup>, réélabore dans la connivence avec l'érudite Mme du Châtelet, joue un rôle de premier plan. Ce changement de paradigme est en un sens « politique ». V. Le Ru rappelle la condamnation d'un Voltaire qui, en abandonnant Descartes pour promouvoir Newton, serait apparu comme un traître vendu à l'ennemi héréditaire. Le rôle de « passeur », de vulgarisateur scientifique qu'a adopté Voltaire, se fonde sur la compréhension véritable des enjeux de cette nouvelle physique et métaphysique, mais une compréhension instrumentalisée aussi pour servir la nouvelle philosophie voltairienne et européenne.

L'Angleterre dont aussi bien Montesquieu que Voltaire ont été faits les champions est une Angleterre libre mythique, celle de la Grande Charte, de la balance des pouvoirs, de l'*Habeas corpus*. Ce mythe anglais, un Voltaire a contribué à l'élaborer dès les *Lettres philosophiques* et on en trouve des rejaillissements indirects dans de nombreuses œuvres dont l'*Encyclopédie*<sup>6</sup>. Myrtille Méricam-Bourdet propose de nuancer les positions de Voltaire comme

3 Véronique Le Ru souligne l'importance des *Éléments de la philosophie de Neuton*, véritable bestseller scientifique, qui a fait l'objet de plusieurs réimpressions.

4 Rappelons que Mme du Châtelet a offert la seule traduction intégrale des *Principia* en français à ce jour, traduction de grande qualité qui a connu plusieurs réimpressions.

5 Comme l'écrit Gerhardt Stenger dans son article précis sur la vulgarisation voltairienne dès les *Lettres philosophiques*, « l'analyse de Voltaire, inspirée principalement de Pemberton, est sérieuse et méthodique ».

6 Voir, pour une illustration concrète, les chiffres avancés par N. Cronk dans son article.

historien, en soulignant l'importance du souverain dans le fonctionnement de la monarchie constitutionnelle à l'anglaise, garant de l'harmonie entre les trois pôles du pouvoir<sup>7</sup>. La déconstruction des mythes, propre au scepticisme historique voltairien, qui rapporte tout pouvoir à des jeux de forces et toute force légitime au souverain, va progressivement saper ce qui reste du mythe politique anglais initial. En observant l'*Essai sur les mœurs*, par exemple, on mesure les modifications du discours de Voltaire qui va se montrer sensible aux conjonctures politiques : après le changement d'alliances politiques des États au cours du siècle, et après ses propres évolutions, il va chercher à comprendre de manière « désenchantée » ce qui constituerait en propre la puissance anglaise. Et plutôt que dans un modèle constitutionnel, c'est dans la conjonction de la force maritime et du développement du commerce que lui paraît alors résider la force de la grande nation voisine. M. Méricam-Bourdet note que cette dés-idéalisation du modèle anglais initial ne se fait pourtant pas au détriment de l'anglophilie.

L'anglophilie de Voltaire prend également une autre forme, celle-là proprement linguistique. John Leigh, qui en cherche les marques dès les *Lettres philosophiques*, relève que les *Notebooks* signalent la capacité singulière de la langue anglaise à exprimer la vigueur de la pensée, et en cela l'amour de Voltaire pour la langue anglaise prend sa source au même foyer qui nourrit son admiration et son amour pour ce qui est donné en exemple dans le texte (idées, attitudes et comportements, écriture). Le moment d'anglophilie marquée des *Lettres philosophiques* dont il imagine dès l'orée une édition en anglais, les *Lettres anglaises*, pour deux lectorats, en deux langues, avec deux pays d'édition, nous donne l'image de celui qui arrive à se faire autre pour communiquer avec l'étranger. Le ventriloquisme qui consiste à parler par la voix (par la langue) de l'autre peut relever de stratégies éditoriales, d'une attitude de rejet, mais également d'une réelle tentative existentielle d'altération des valeurs propres afin d'affirmer la prédominance d'une possibilité nouvelle en soi. Affirmer la liberté de penser par la langue de l'autre, voilà qui est redoublé lorsque Voltaire fait parler des Quakers anglais dès la première de ces lettres anglaises.

La lecture attentive des *marginalia* par Gillian Pink confirme ce que l'on savait d'un Voltaire anglophone, mais l'illustre concrètement : ces quelques traces nous montrent Voltaire annotant le *Dictionnaire* de Miège avant son départ pour l'Angleterre, puis à Cirey avec Mme du Chatelet. On l'y voit travailler, progresser (très vite, disaient les Anglais qui étaient à Londres témoins de sa pratique),

7 Sylvain Menant évoquait, lors de la journée d'étude rouennaise, la surinterprétation du parlementarisme voltairien et se demandait si l'historiographie n'est pas là encore prisonnière de la tradition de récupération politique de l'écrivain au XIX<sup>e</sup> siècle.

souligner des mots qui sont loin d'être ceux d'un débutant. Voltaire lit et lira en anglais. Lorsqu'il lègue sa bibliothèque de livres anglais à Rieu, elle est composée de 169 livres de langue anglaise, ce qui est beaucoup. Comme l'a montré G. Pink, la bibliothèque de Ferney compte autant de livres anglais que latins et leurs *marginalia* révèlent plusieurs strates de lecture active. S'il a anglicisé son prénom en « Francis » dans des documents de son époque londonienne, comme pour se faire mieux accepter par ses concitoyens de fortune, et s'est essayé à la rédaction de poèmes et de textes en prose dans la langue de Shakespeare, les notes marginales de Voltaire montrent qu'à l'occasion, il réagit directement en anglais au texte qu'il a devant les yeux. Voltaire lit *The Miscellaneous Works* de Middleton attentivement en rentrant « à tel point dans le texte que sa pensée jaillit tout naturellement en anglais aussi ». Il évoque alors en marge un vers anglais de Rochester lu trente ans plus tôt. Les commentaires en anglais peuvent même surgir lorsqu'il a devant lui des textes français : l'exemple le plus surprenant de cette pratique est peut-être l'*Émile* de Rousseau dont les marges révèlent un Voltaire indiscutablement « anglographe ». De manière générale, l'anglais, comme langue de lecture, est essentielle pour Voltaire : c'est la langue qu'il partage avec Émilie, et pas seulement pour relire et critiquer la Bible, comme le montre G. Pink. Si Voltaire jure ou injurie souvent en anglais, c'est peut-être que la langue anglaise pourrait aider à penser librement, comme le suggère J. Leigh.

Dans les *Lettres philosophiques*, les jurons de Voltaire singent ceux attribués traditionnellement aux Anglais, mais les Quakers ne sont pas des Anglais typiques. Il n'en reste pas moins qu'à travers ces faux Anglais que sont les Quakers, et par la manière anglaise qu'a le Français de jurer, quelque chose de la rude vigueur et de la liberté anglaises se révèle de manière indirecte et détonante. Lire la conversation avec le Quaker dans les *Lettres philosophiques* pose donc le problème de la langue et de la traduction. Dans les *Lettres philosophiques*, on lit selon un double écart la représentation de la langue de l'autre, sans compter d'ailleurs les effets induits de nos propres œillères linguistiques.

Lecteur d'auteurs anglais, Voltaire va consolider son intérêt pour la traduction, pratique scolaire qui a été la sienne. Sensible à la mélodie de la langue, il reproche à ses propres traductions leur infidélité à l'oreille en invoquant une musicalité essentielle du vers : « La poésie est une espèce de musique, il faut l'entendre pour en juger. Quand je vous traduis quelques morceaux de ces poésies étrangères, je vous note imparfaitement leur musique ; mais je ne puis exprimer le goût de leur chant »<sup>8</sup>. Au-delà de l'opposition parfois tracée entre la forme et le fond se note une sensibilité active de qui s'intéresse à un univers

8 *Lettres philosophiques*, Lettre 22, éd. Frédéric Deloffre, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 1986, p. 142.

proche et pourtant si différent de celui dont il est issu. Il apprend et transmet, parfois en transformant.

214 Face aux littérateurs anglais, avec lesquels il n'est pas en concurrence, Voltaire est souvent moins sévère qu'envers ses concitoyens, qu'il en parle dans ses lettres et œuvres ou qu'il en annote les écrits. Cette ouverture aux œuvres des gens de lettres de la grande nation voisine fait de lui un passeur essentiel entre les deux pays, un trait d'union entre deux sensibilités. Voltaire lit Swift, Lyttelton, Fielding, s'essaie à livrer quelques vers de Rochester, mais il ne serait pas possible de tout transposer. L'auteur de *La Henriade* juge ainsi l'étonnant *Hudibras* comme une œuvre à mi-chemin entre la *Satire Ménippée* et *Don Quichotte* : « c'est, de tous les livres que j'ai jamais lus, celui où j'ai trouvé le plus d'esprit ; mais c'est aussi le plus intraduisible »<sup>9</sup>. L'esprit serait difficilement transposable d'un pays à l'autre, d'une langue à l'autre. Le *wit* anglais, teinté de mélancolie et d'autodérision, serait différent de la gaieté française caractérisée par *Le Mondain* dans une célèbre analogie : « De ce vin frais l'écume pétillante, / De nos Français est l'image brillante ». L'imaginaire linguistique voltairien fait de l'anglais une langue de la pensée, du jaillissement rugueux, de la figure, du terre à terre et du pragmatique, en l'opposant à la langue (trop) civilisée et (trop) polie et ornée, trop rhétorique des Français. Et lui qui, académicien, fut l'un des défenseurs de la langue française, s'est peut-être toujours reconnu dans cette autre langue, langue de l'Autre, langue de l'esprit philosophique. À Londres, le jeune Arouet s'intéresse à ce qui est pour lui une esthétique nouvelle, sensible qu'il est au spleen dont il retrouve des échos sous la plume de Waller ou de Dryden. Il ne sélectionne pour son florilège anglais des *Lettres philosophiques* que des écrits mélancoliques, ainsi que le note J. Leigh. Les réflexions sur le suicide, ensuite récurrentes, y prirent naissance. Il est, en cela, l'un des premiers Français à découvrir ce style sombre dont Hervey, Gray ou Young seront des praticiens influents quelques décennies plus tard. Il ne faut peut-être pas s'étonner si les *Notebooks* reprennent souvent des citations anglaises marquées au coin de la mélancolie et si Voltaire dit vouloir non vivre, mais mourir en Angleterre.

Du contact entre deux idiomes, Voltaire tirera le moyen de dynamiser sa propre langue. Il applique ainsi, avant la lettre, ce que Marie-Joseph Chénier espérera trouver dans sa transposition de vers anglais : une énergie nouvelle pour le français à prendre chez l'ennemi héréditaire car « les littératures ne sont jamais en guerre »<sup>10</sup>. Voltaire lit Shakespeare, méconnu de ses contemporains. Sans cette rencontre intellectuelle et esthétique, il n'aurait jamais écrit *Zaïre*

<sup>9</sup> *Ibid.*

<sup>10</sup> *Le Cimetière de campagne, élégie anglaise de Gray, traduction nouvelle en vers français*, Paris, Dabin, an XIII (1805), p. v.

ou *Brutus*, *Ériphyle* ou *Sémiramis*. Cela dit, ce Voltaire sous influence recadre et accommode à la française une écriture qu'il trouve sauvage, passe par le tamis de l'héritage des classiques du Grand Siècle un théâtre du dérèglement, de l'énorme, du barbare. Il influence ainsi grandement le développement dramatique français.

Voltaire, dans ses contradictions, ses évolutions, mais aussi ses principes et ses réalisations, offre une richesse considérable que l'angle des rapports avec l'Angleterre, autrefois étudiés par A.-M. Rousseau, permet de revoir à nouveaux frais. Les études ici réunies ont peu cherché à pousser Voltaire dans ses possibles retranchements anglophobes. Anglophile, anglophone, anglographe et anglomane, Voltaire allume son flambeau grâce au feu de son voisin, mais s'en sert pour éclairer les autres.